

Alger

24 oct. 1942

Critique littéraire

16

REVUE LITTÉRAIRE

ialiste
RIE

Huit pages - Deux francs

LES CLERCS QUI N'ONT PAS TRAHIS : **ANDRÉ GIDE**

Il y a une minute dans leur vie que n'oublieront pas ceux qui ont eu la chance de la connaître aux alentours de la vingtième année : c'est celle où ils ont ouvert pour la première fois un des petits traités de Gide, les « Nourritures terrestres » principalement. Ils ont entendu alors des paroles tellement neuves et proches de leurs rêves ! Tout leur parlait de carrière, d'argent, de conformisme social. Une voix pressante venait murmurer à leur oreille des mots magiques ; dans un style ou le lyrisme le plus exaltant se mêlait à un humour subtil auquel on n'a pas toujours prêté suffisamment d'attention. Gide prêchait à son lecteur idéal les ivresses rigoureuses de la liberté, retrouvée dans un renoncement total aux possessions matérielles, et le lançait à la découverte du monde dans la diversité de ses climats et de ses paysages.

Notons-le en passant, Gide marquait toujours une préférence pour l'Afrique ; l'aridité du désert lui semble, en effet, le symbole par excellence du dénuement ascétique dans lequel il voit le moyen le plus efficace d'arriver à la conquête de soi tandis que le soleil met sur toutes choses son exaltant appel à la joie.

Découverte et conquête de soi, on ne saurait trop y insister, voilà ce à quoi nous incite Gide, tout au cours d'une œuvre qui est bien l'une des plus importantes de la littérature moderne. Mais que de malentendus elle a suscités et comme bien souvent on a mal compris son message !

C'est que son unité fondamentale semble parfois disparaître sous la multiplicité de ses aspects. Pourtant, l'œuvre de Gide, bien qu'elle touche à tous les domaines : poésie, romans, théâtres, critique, est tout entière de confiance. Héritier de la grande tradition des Essayistes français à la Montaigne, Gide s'étudie, se raconte, « s'essaye » dans des expériences supposées ou vécues. « Les livres ne sont que l'histoire de nos tentations différées », dit-il quelque part. Aussi le journal tient une place considérable dans sa vie, et les fragments du journal intime qu'il a déjà publié forment une des parties les plus attachantes de son œuvre et en offrent comme un commentaire perpétuel.

Mais Gide, s'il se raconte, ne se donne pas en exemple, non plus que ses expériences : c'est une méthode qu'il veut enseigner et non une doctrine. Nul plus que lui n'a exercé d'influence littéraire et morale ; mais il s'est souvent débattu contre ses dis-

ciples intempestifs, non par dérobade mais par simple logique envers lui-même. « Jette ce livre, quitte-moi, maintenant tu m'importunes », dit-il à la fin des « Nourritures » à son lecteur, et ce cri, Gide pourrait le répéter à tous ceux qui, maladroitement, tentent de marcher sur ses traces : c'est en cultivant sa différence, pour reprendre une de ses expressions les plus caractéristiques, que l'on construit sa personnalité et que l'on devient vraiment « le plus irremplaçable des êtres ». Gide a pour ambition d'être un éveillé de conscience et non un guide ; il s'appliquera même à surprendre et à choquer pour mieux laisser son lecteur aux prises avec lui-même. D'où ce visage, non pas satanique comme l'ont dit ses adversaires, mais du moins ambigu et parfois fuyant.

Tout dans cette œuvre semble l'écartier des problèmes politiques. Gide considère l'homme dans sa vie intérieure et son drame individuel et refuse longtemps de s'intéresser à ses rapports avec la Cité. Issu de la grande bourgeoisie protestante et formé intellectuellement à une époque où la question sociale était ignorée du plus grand nombre, c'est par une victoire méritoire sur ses goûts les plus profonds qu'il se résolut d'entrer dans la lutte avec toute sa bonne volonté généreuse, mais aussi une ignorance complète des servitudes nécessaires de l'action politique.

On le vit parler dans les meetings et se donner tout entier à une forme d'activité à quoi rien ne le prédisposait ; spectacle touchant certes que celui de ce grand intellectuel se mêlant au peuple et ce peuple reconnaissant du don qu'il lui faisait. Mais on eut peut-être le tort de ne pas réfréner son ardeur même ; pour avoir trop espéré, Gide connut assez vite une déception ; il eut peut-être le tort de la dire avec sa franchise habituelle sans songer qu'on l'utiliserait dans certains milieux comme une arme de combat contre ceux dont il était encore très proche. Accusé bien à tort de trahison, très dignement Gide se reutfirma dans le silence.

Vichy, à son tour, avec un pharisaïsme bien caractéristique, tenta d'en faire l'un des responsables intellectuels de la défaite ; il avait si souvent lutté contre la mauvaise littérature qu'il était bien naturel de voir les médiocres s'appuyer sur un pouvoir digne d'eux pour tenter de ruiner son prestige. Leur échec fut total mais il n'en restait pas moins que la position de Gide était particulièrement délicate. Cela ne l'empêcha pas, dans ses articles du « Figaro », en usant de l'art de la litote, de dire leur fait à ceux qui se ruinaient à la servitude.

Et les pages de journal qu'il publie depuis 1940, témoignent toujours en montrant des démarches d'une conscience avertie et scrupuleuse marquent les étapes d'un chemin qui fut commun à tant de Français : doutant un instant, puis se ressaisissant bien vite, sentant la grandeur de la France nouvelle qui se reforme dans le creux des doutes.

Fraternité - 24 octobre 44
(Apparition)